



MÈRE EMMANUEL-MARIE CORRENSON

co-Fondatrice et première Supérieure générale

1842-1900



L'an 1842, le 20 juillet, naissait à Paris celle que le Serviteur de Dieu Emmanuel d'Alzon, notre vénéré Fondateur, devait choisir pour notre co-Fondatrice et donner comme première Supérieure générale à la Congrégation des Oblates de l'Assomption, sous le nom de Mère Emmanuel-Marie de la Compassion.

Sous le signe de la protection divine

Marie-Augustine-Elisabeth Correnson, dont l'existence semble avoir été spécialement voulue par Dieu, faillit perdre la vie avant même que de venir au monde. Ses parents, le Dr Charles-Louis Correnson et sa femme, née Claudine-Élisabeth-Théoline Pleindoux, étaient à Paris le 8 mai 1842, alors que l'inauguration d'un musée au château de Versailles allait attirer beaucoup de monde dans cette ville. Eux-mêmes s'y rendirent. Le soir de la fête, vers 6 heures, le train qui devait ramener les voyageurs à Paris partit bondé. Deux locomotives en assuraient la marche. A moitié chemin, à Bellevue, un des essieux se rompit, la locomotive de tête se coucha sur le talus; la seconde, attachée à la première, se renversa à son tour, les cinq premiers wagons chevauchèrent les uns sur les autres, s'écrasèrent, prirent feu. Il y eut près de cent soixante victimes brûlées ou écrasées, surtout qu'à l'époque, les compartiments étaient fermés à clé. Parmi les victimes se trouvaient l'illustre amiral Dumont d'Urville, sa femme et son fils (1).

(1) Une chapelle dédiée à Notre-Dame des Flammes a été élevée à Bellevue, près de Meudon (Seine-et-Oise), en bordure de la ligne de chemin de fer Paris-Versailles, à l'endroit où s'est produite la catastrophe du 8 mai 1842. Cette chapelle est contiguë à l'école Saint-Joseph de Meudon.

Le Dr Correnson et sa femme étaient également prisonniers dans leur compartiment; de tous les wagons, des hurlements de douleur s'élevaient, faisant appel aux sauveteurs impuissants à porter secours. M. Correnson brisa une vitre et, après de multiples efforts, parvint à dégager sa jeune femme. Il avait lui-même les pieds gravement brûlés par l'eau bouillante qui giclait des tuyaux crevés. Une telle émotion ne devait pas être sans conséquence pour Mme Correnson qui espérait une prochaine maternité. Bien que très énergique, elle dut s'aliter en rentrant chez elle et fut sérieusement malade. Son premier enfant, notre future Mère Emmanuel-Marie, arriva dans ces tragiques circonstances, très frêle, on le comprend, le 20 juillet 1842.

M. et Mme Correnson avaient à Paris leur domicile momentanément au numéro 10 de la rue Cuvier, située dans la paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Le baptême de la petite fille eut donc lieu dans cette église de 28 juillet 1842. Selon la tradition conservée dans les foyers chrétiens de l'époque, elle reçut le nom de Marie, en qualité de fille aînée. Sa grand-mère maternelle, arrivée en hâte, fut la marraine; le Dr Malespine, ami de la famille et habitant Paris, tint la place du grand-père paternel comme parrain. La Très Sainte Vierge avait bien gardé son enfant.

“Tu es devenu enfant de Dieu
Et frère de Jésus. Alléluia !
Aujourd'hui l'Esprit repose en toi
Et chante alléluia !”

L'église Saint-Nicolas-du-Chardonnet

La paroisse Saint-Nicolas-du-Chardonnet fait partie du cinquième arrondissement de la ville de Paris. L'église, dédiée à saint Nicolas et à sainte Catherine, est située au numéro 39 du boulevard Saint-Germain. Jacques Hérissay, dans son ouvrage *A Paris sous la Terreur*, donne cette relation :

Au début du mois de novembre 1793, Saint-Nicolas-du-Chardonnet était restée la dernière paroisse de Paris où les offices étaient encore célébrés officiellement.

Le curé, M. Charles-Alexandre Brongniard, était reconnu comme bon patriote; janséniste convaincu, il avait, sans y voir de mal, prêté le serment constitutionnel, mais il n'en restait pas moins un saint prêtre, voué à l'apostolat. Profitant de ce que la Section avait omis de lui signifier son interdiction de «service public», il avait décidé de laisser son église ouverte. Bien que la Raison eut été déifiée à Notre-Dame le 10 novembre (20 brumaire) et que tous les sanctuaires de la capitale fussent alors fermés, le pasteur de Saint-Nicolas s'était refusé à suivre l'exemple de ses confrères qui se cachaient ou se «déprêtrisaient».

Le 17 novembre, dès la première Messe, à 7 heures, il y avait foule dans la nef et les bas-côtés, et l'affluence ne diminua pas aux neuf Messes basses qui se succédèrent ni aux deux Grand-Messes. A 3 heures de l'après-midi, la cloche sonna de nouveau pour Vêpres, Complies et Salut du Saint Sacrement ou la foule accourut. Le soir, deux membres du Comité révolutionnaire signifièrent au curé l'interdiction de continuer l'exercice du culte. Le lendemain, il fut appréhendé et incarcéré à Sainte-Pélagie. Traduit au tribunal révolution- il fut jugé le 8 thermidor (26 juillet 1794), condamné à mort et exécuté le jour même. L'église fut fermée au culte jusqu'en 1795.

La chapelle du baptistère de cette église a subi quelques modifications dans sa décoration depuis l'année 1842. La cuve baptismale, la balustrade et les vitraux sont vraisemblablement les mêmes. Mais le tableau qui se trouve sur le mur de gauche, signé Corot, n'y fut placé qu'en 1850, remplaçant un autre Baptême de Notre Seigneur de Restout, qui se trouve actuellement dans la chapelle de Sainte Catherine de la même église (face à celle du baptistère). Ce dernier tableau a été photographié et édité par Buloz. Quant au tableau de droite de la chapelle du baptistère, représentant la guérison de l'aveugle de Jéricho, il n'y a été placé qu'en 1858.

L'acte de baptême de notre Mère Fondatrice a pu être photographié en octobre 1951, d'après le registre de la paroisse pour l'année 1842, grâce à la bienveillance de M. l'abbé Lagier, curé de la paroisse, qui nous a également remis une reproduction photographique de la chapelle du baptistère.

Ajoutons à ces notes historiques que le numéro 10 de la rue Cuvier, à Paris, où séjourna la famille Correnson en 1842, n'existe plus. Les immeubles du numéro 2 au numéro 12 de ladite rue ont été absorbés par la Halle aux vins.

Enfance- Adolescence

Mme Correnson une fois rétablie, le jeune ménage regagna Nîmes. Marie grandit et se développa dans l'atmosphère d'un foyer chrétien qu'égayait l'apparition successive de dix enfants. Les noms de quelques-uns nous sont connus: Augustine, décédée à trente et un ans, après une vie exemplaire de piété, de vertu et de dévouement; Jules, élève au collège de l'Assomption, mort à l'âge de dix ans ; Henri, docteur en médecine comme son père et qui soigna plus tard le P. d'Alzon; il se maria et eut un fils; Louise, qui fut rappelée à Dieu vers 1948 et laissa quelques notes souvenirs sur sa sœur Marie; Théolinde, filleule de notre Mère Fondatrice, qui épousa M Comolet, de Sète.

L'éducation de Marie se fit au sein de sa famille, Mme Correnson pensant qu'une mère doit veiller le plus possible sur ses enfants et faire elle-même l'éducation de ses filles. Rien ne fut négligé pour que les jeunes élèves fussent parfaitement cultivées, les meilleurs professeurs furent engagés, leur enseignant l'anglais, le dessin, la musique... Marie était douée d'une voix au timbre pur et sonore, le travail lui était facile et elle se livrait aimablement et avec entrain à tous ses devoirs.

L'époque de la première Communion approchant pour elle et pour sa sœur cadette, Mme Correnson voulut que ses filles fussent bien préparées et les confia aux religieuses de la Visitation d'Avignon. Les deux fillettes goûtèrent cette atmosphère de piété, de recueillement, de silence qui les disposait à recevoir Jésus pour la première fois, et nul doute que ce séjour dans une maison religieuse fut pour toutes deux le point de départ de leur désir de vie parfaite. Elles en gardèrent un souvenir profond et durable.

Le Dr Correnson, leur père, était l'ami intime du P. d'Alzon. Ils se voyaient souvent à la maison ou au collège de l'Assomption. Marie, elle aussi, sentit naturellement naître en son cœur des sentiments de confiance et de candide affection pour le Père.

Dès que sa piété eut besoin de conseil, il devint son guide; aux premières années de son adolescence, elle était déjà sa fille spirituelle et s'abandonnait à sa direction. En même temps qu'il l'instruisait dans les lois et la pratique de la vertu chrétienne, le Père la corrigeait, l'éprouvait et l'intéressait à ses œuvres charitables et apostoliques; elle s'y donnait avec joie, suivant ses conseils. Bientôt, à seize ans, elle devint Enfant de Marie et même présidente du groupe. Les vues du Père se précisaient peu à peu à son sujet, à mesure que les années la mûrissaient. Il développait ses aptitudes pour la vie religieuse, sa tendance au plus parfait, le don d'elle-même dans l'immolation.

Orientation

En 1862, dans une lettre qu'il écrit à la jeune fille, le P. d'Alzon lui fait part des désirs de perfection qu'il demande à Dieu pour elle.

Au mois de juin de cette même année, le Pape Pie IX, s'entretenant avec lui de la conversion des Bulgares, lui déclarait qu'il « bénissait ses œuvres d'Orient et d'Occident ». Depuis ce jour, le cœur du Père s'enflamma pour la conversion des schismatiques et ses yeux ne se détournèrent plus du Proche-Orient.

L'année suivante, séjournant à Constantinople, il est frappé des graves conséquences que peut entraîner le schisme oriental. Dès lors, une grande idée germe dans son esprit et Dieu lui précise sa mission, qu'il fait pressentir à sa pénitente. Le Père l'invite à devenir fille d'oraison pour réparer les outrages faits à Notre Seigneur en ces églises orientales, l'associant ainsi par avance, dans sa pensée, à l'œuvre que Dieu lui a confiée pour le retour des dissidents à l'unité catholique.

En 1864, il lui écrit de Lavagnac ces lignes où se laisse entrevoir, dans un horizon qui s'illumine graduellement, sa volonté de lui donner une mission précise : *Evidemment, il y a aujourd'hui énormément à faire. Il me semble que nous avons reçu comme notre mission de la devise que nous avons prise presque d'instinct, et que je voudrais voir devenir comme une prophétie: Adveniat regnum tuum. C'est là le cri de ralliement de tous ceux qui veulent confesser le nom de Notre Seigneur en face de toutes les sacrilèges négations du temps présent. Ce qui m'effraye, c'est le temps que j'ai perdu...Or, ce temps perdu, ma fille, c'est vous qui devez m'aider à le réparer, en étant comme le cœur de l'œuvre, en lui donnant de votre vie par une action cachée, par les saints désirs, la prière, l'immolation, par votre effort pour répandre aux pieds de Notre Seigneur tous les parfums de votre âme et en obtenir les lumières, les forces, tous les secours dont une famille apostolique a besoin.*

Le Père songeait sans doute alors à fonder une Congrégation de femmes dans le dessein de doubler l'Institut de ses religieux, dont le but prenait toute son ampleur en même temps que son organisation se fixait. Ses yeux s'arrêtaient sur la jeune fille, sans encore lui laisser entendre clairement son choix. C'était sage, car elle atteignait à peine ses vingt-deux ans.

L'appel divin

Marie était petite de taille. Sa première photographie publiée la représente vers l'âge de vingt-cinq ans. Elle a le front bombé, volontaire; mais on voit dans les yeux et sur le visage une impression de mélancolie, peut-être de fatigue. On dirait une personne dont la santé est frêle; une personne docile, prête à recevoir des ordres et à vouloir, mais qui est contrariée et à qui l'effort coûte beaucoup. Les joues pleines et encore molles, les lèvres calmes, mais un peu amères, dénotent aussi la souffrance. Cependant, on y devine la résignation plutôt que la lutte. A ces traits de la jeune fille, la photographie prise plus tard, en habit religieux, ajoutera une note d'assurance et de sérénité (1).

L'emprise de la haute sainteté et de l'intelligence du P. d'Alzon sur Marie n'échappait pas à sa famille. Celle-ci, quoique très chrétienne, redoutait pour cette fille aînée, si pleine d'espérances, des velléités de vie religieuse et s'efforçait de l'en distraire et de les retarder. En vain, du reste, car l'appel de Dieu était formel et le Père avait été trop bien compris de sa fille. Elle avait dit son fiat : elle serait l'instrument sur lequel Dieu comptait. Sans prévoir les souffrances de sa mission, elle ne voulait être que la servante du Seigneur et serait donc la mère d'une postérité spirituelle, si tel était le bon plaisir divin.

(1) R. P. BERNARDIN BAL-FONTAINE: Allocution prononcée pour le centenaire de Mère Emmanuel-Marie, Nîmes, 1942.

Vêtue et Profession

La grâce de Dieu triompha de tous les obstacles et le dimanche de la Passion, 7 avril 1867, le P. d'Alzon se décidait à donner en secret (1) l'habit religieux à Mlle Marie Correnson, consentant à ce qu'elle ne le portât pas encore en public, parce que des motifs de prudence l'en empêchaient jusqu'à nouvel ordre. Le procès-verbal de cette émouvante cérémonie, qui est entièrement de la main du Fondateur, le spécifiait en ces termes :

*...Les raisons qui l'empêchent, dans les commencements de l'œuvre, de se séparer de sa famille, nous ont décidé, tout en lui donnant un voile bénit, à la dispenser de vivre quelque temps encore dans la communauté dont elle doit être la Mère...
La novice a reçu le nom de Sœur Emmanuel-Marie de la Compassion et a signé avec nous le présent procès-verbal.*

Le moment venu, Marie quitte le domicile paternel un matin après la Messe, sans dire adieu à ses parents; c'était le 27 juin 1867, ce «fameux 27 juin», dira un jour le P. d'Alzon.

(1) Cette cérémonie tout intime eut lieu au collège de l'Assomption, en présence des Sœurs Marie de l'Annonciation Durand, Thérèse Salze, Pauline, Augustine Brun, Marie de la Présentation Bourrier, Alexandrine Compand, Nathalie Puech.

L'année suivante, le noviciat s'achève sous la vigilante direction du Père. Il l'admet à la Profession perpétuelle et c'est lui-même aussi qui procède-verbal :

Le 18 avril 1868, la Mère Emmanuel-Marie de la Compassion, après un an de noviciat, a fait ses vœux perpétuels entre les mains d u P. d'Alzon, en présence des religieux de l'Assomption et de la communauté des Sœurs de Nîmes. Cette profession a été la première, comme il convenait pour la Fondatrice des Oblates. Nîmes, 18 avril 1868.

La Supérieure

Voici Mère Emmanuel-Marie, à vingt-cinq ans, Supérieure d'une Congrégation toute nouvelle. Loin de nous la pensée que le Père laisse désormais à ses seules forces sa fille de prédilection. Il continue à l'instruire, à l'exercer, il lui inculque ses pensées, lui révèle sa mission de Mère. Les lettres se suivent nombreuses, témoignant de l'intérêt tout particulier que le vénéré Fondateur porte à la sanctification de cette âme et à celle de ses filles présentes et futures.

Vous êtes bien, lui écrit-il en 1868, la Mère Emmanuel-Marie de la Compassion. Je vois dans vos épreuves l'indice d'une grande fécondité...Tenez-vous sur le Calvaire entre la Très Sainte Vierge votre modèle et Notre Seigneur votre époux...Il est bien cruel pour moi de vous conduire ainsi à la croix. Pourtant je me persuade que vous m'en remercirez un jour...

Soyez Mère, lui dit-il (Rome, 12 février 1870), parce que, dans votre Congrégation, personne plus que vous ne doit ressembler à Dieu selon son titre de Père. je souhaite que vous vous appliquiez à devenir Mère par toute cette auréole de perfection qui doit entourer une âme virginale et maternelle.

Pendant de longues années, elle sera cette Mère, organisant, travaillant, dirigeant, donnant l'exemple, et cela malgré une santé qui nous paraît avoir été très faible. Cependant, le Père met au point la nouvelle famille religieuse à laquelle il a donné le nom d'Oblates de l'Assomption. Il va voir la Mère et les Sœurs presque tous les jours, leur prêche régulièrement les retraites, multiplie sermons et conférences, guide la jeune Supérieure dans toutes ses décisions et la soutient au milieu de ses difficultés.

En octobre 1873, Mère Emmanuel-Marie ouvre un externat au n° 26 de la rue Séguier et, en mai 1876, un pensionnat. En juillet 1875, le Père y établit une Association d'Enfants de Marie, agrégée à la Prima Primaria. Une médaille spéciale fut frappée à l'usage des membres de l'Association. Fille authentique du P. d'Alzon, la Mère qui a compris sa vie, son zèle, pratique ses enseignements avec virilité, résolue au sacrifice, à l'immolation, afin d'atteindre le but qui doit être la seule ambition de l'Oblate : étendre le règne de Notre Seigneur.

En 1878, les Missions prospèrent en Orient, tandis qu'au berceau de l'œuvre, Mère Emmanuel-Marie bâtit le temple de Dieu, non seulement dans le marbre, mais aussi dans les âmes. Le 27 juin de cette année, le Père pose la première pierre de la chapelle, bâtie dans l'enceinte du pensionnat; le 15 avril 1880, il a la joie de bénir cette chapelle à la construction de laquelle il a pris le plus vif intérêt, en discutant le plan et en surveillant au jour le jour les travaux, y faisant même creuser son tombeau. Le 11 octobre, il y célèbre sa dernière Messe pour sa mère décédée en 1860. Quand la chapelle sera consacrée par Mgr Besson, évêque de Nîmes (9 nov. 1884), le Père aura déjà reçu de Dieu la récompense des élus.

Le 11 octobre, en effet, le Père dut se coucher vers midi et resta assez souffrant toute la semaine. Le 19, une légère amélioration se produisit qui lui permit de faire, les jours suivants, quelques sorties en voiture; le 21 octobre, il nomma le P. Picard Vicaire général et le chargea de la direction de sa Congrégation.

Le 5 novembre, le vénéré malade reçoit la sainte Communion en viatique et l'Extrême-Onction des mains du P. Emmanuel Bailly. Il fait à tous des adieux touchants, puis il se lève et reçoit notre Mère Emmanuel-Marie. Debout, appuyé à la cheminée, il lui donne ses derniers conseils, l'avertit des épreuves possibles et probables à la suite de sa disparition, la bénit paternellement et, en sa personne, bénit toutes ses filles.

Le 16 novembre, à 7 heures du matin, le Père appelle de nouveau notre Mère près de son lit de mort et la bénit avec toute notre Congrégation.

Le dimanche 21 novembre 1880, à midi, après avoir dit: «Mon Jésus!» le P. d'Alzon expirait.

Le soir de ce jour, à 7 heures, un fait extraordinaire s'est produit, écrit Mère Emmanuel-Marie, une lumière de feu en forme de cœur a illuminé tout à coup ma cellule; elle s'est élevée à la hauteur de 1,50 m; son ascension était lente, très lente et m'a laissé une bien douce impression. Huit jours après, je le racontai au P. Emmanuel; il en fut frappé et me demanda si je pouvais lui préciser l'heure. «C'était entre heures et 7 h 1/4. - Voici une coïncidence curieuse, me dit-il, les religieux finissaient à ce moment de psalmodier l'Office des Morts.»

Épreuves

Le P. d'Alzon disparu, Mère Emmanuel-Marie poursuivit l'œuvre qu'il lui avait léguée à travers des bouleversements inouïs, politiques et religieux, au milieu d'incompréhensions, d'angoisses incessantes causées par la persécution religieuse qui s'abattit sur la famille dès 1880, en proie à des déchirements maternels et à des épreuves permises par le Seigneur et dont son cœur fut brisé prématurément.

Au lendemain des funérailles du P. d'Alzon, le P. Picard avait été élu Supérieur général des Augustins de l'Assomption. Religieux exemplaire, âme droite et large, doué d'un profond esprit de foi et d'une haute intelligence, le P. Picard avait à lutter contre les tendances impétueuses et autoritaires d'un tempérament de feu qu'il sentait apte à commander et à diriger.

Dans le but d'établir l'œuvre de la Bonne Presse, commencée à Paris du vivant du P. d'Alzon et pour laquelle il désirait le concours des Oblates, il demanda à Mère Emmanuel-Marie : 1° que sa Congrégation fût placée sous le gouvernement, au moins ad experimentum, des Pères de l'Assomption; 2° le transfert à Paris du Noviciat des Oblates. Le P. Picard estimait ne pouvoir accepter la responsabilité des œuvres, surtout en Mission, sans garder autorité sur la Congrégation des Oblates. Le successeur du P. d'Alzon n'ayant pas le même droit au gouvernement que pouvait avoir le Fondateur, cette demande surprit la Mère Fondatrice. A des points de vue opposés comme étaient ceux du P. Picard et de Mère Emmanuel-Marie, il eût fallu le temps nécessaire à des applications pratiques qui pussent essayer de les concilier grâce à de multiples concessions.

De bonne foi, sans nul doute, le Père passa outre à ce qu'il considérait comme un obstacle à son zèle ardent, et une scission s'opéra au sein de la Congrégation des Oblates en octobre 1882.

«Il faut bien que la question posée soit une question de vie ou de mort pour que nous ayons cru devoir nous résigner à une situation si remplie de difficultés», écrivait Mère Emmanuel-Marie au P. Emmanuel Bailly, le 26 septembre 1882. Les religieuses qui se trouvaient alors en Orient avaient exprimé, par un vote libre et régulier, leur volonté de rester unies aux successeurs du P. d'Alzon à qui elles devaient leur formation première et dont elles tenaient à continuer les œuvres.

La grande piété de la Mère Fondatrice envers la Très Sainte Vierge et sa confiance illimitée envers la Providence la soutinrent; on la voyait chaque jour, le visage empreint d'une grande tristesse, s'arrêter devant la Pieta du jardin de l'Institut d'Alzon et là, s'unissant aux douleurs de la Mère du Christ, prier pour la famille religieuse dont le P. d'Alzon lui avait confié la garde. Dans son âme angoissée persistait le souvenir inoubliable et réconfortant des prédictions du Père et de l'avertissement de Notre Seigneur : le grain de froment mis en terre, s'il ne meurt, demeure seul. Il lui restait aussi l'assurance de faire la volonté de Dieu à qui elle dit héroïquement: Fiat.

Cette douloureuse scission ne devait être que temporaire : un décret du Saint-Siège, daté du 2 juin 1926, autorisa la réunion des deux branches de Nîmes et de Paris, sous l'autorité de Mère Berthe-Marie, Supérieure générale.

En 1889, Mère Emmanuel-Marie avait envoyé ses filles en mission en Arménie; elle-même fonda la maison de Marchienne-au-Pont, en 1894, en Belgique.

Le 14 février 1893, elle eut la grande joie d'obtenir le Décret de louange, première étape de la reconnaissance de sa Congrégation et de l'approbation définitive en cour de Rome.

«Le bon Dieu me trouvera toujours très soumise, étant donné qu'il proportionne sa grâce aux épreuves qu'Il envoie», écrivait-elle le même jour à Mère Marguerite- Marie, son Assistante. Quatre ans après, à la suite de réclamations émises de quelques Sœurs et fortement appuyées par l'évêché de Nîmes, le Saint-Siège intervint pour qu'un Chapitre général fût convoqué, en vue d'élire une Supérieure générale qui remplacerait la Mère Fondatrice dans l'exercice de cette charge.

Ce Chapitre fut donc réuni en septembre 1897; Mère Marguerite-Marie fut élue Supérieure générale; Mère Emmanuel-Marie garda le titre de Mère Fondatrice. Les Sœurs purent s'édifier de l'humilité avec laquelle leur première Mère, reprenant sa place parmi elles, faisait sa coulpe au Chapitre.

Les derniers jours

La nouvelle Supérieure générale continua d'aimer et d'entourer de soins aussi affectueux que dévoués la Mère Fondatrice dont la santé devint de plus en plus délicate. Un spécialiste fut consulté; il ne conseilla pas l'intervention chirurgicale qui sans doute eût été tentée si l'état général de la malade eût été meilleur. Rien ne trahissait au dehors la souffrance physique de notre Mère Fondatrice.

Le dimanche 22 juillet 1900, elle ne put communier à la Messe et dut sortir de la chapelle pour essayer de respirer un peu plus librement. Le lendemain, elle descendit cependant pour la Messe et rencontrant la Sœur infirmière, lui dit : «Oh! que je suis fatiguée! Dois-je aller à la sainte Messe?» La Sœur lui conseilla de remonter dans sa chambre. La nuit suivante fut extrêmement douloureuse. Mère Marguerite-Marie ne quitta pas un instant la vénérée malade qui lui répéta bien des fois : «Oh! que vous êtes bonne!» Ces paroles furent à peu près les seules qu'elle prononça avec cette autre exclamation : «Oh! que je suis fatiguée! »

Longtemps auparavant, la Mère Fondatrice avait dit à son infirmière dévouée: « Vous me ferez faire le sacrifice de ma vie. » La chère Sœur Thérèse de la Croix, fidèle à sa promesse, lui fit redire alors ces paroles qui, dans leur simplicité, peuvent renfermer tant de générosité. Le regard de la chère malade se tournait vers la chapelle où les Sœurs se trouvaient réunies. Devenue très sensible par le fait de la maladie et des épreuves, il était visible que tout sujet pénible occupant sa pensée l'émouvait profondément. Ses vertus et ses qualités naturelles avaient pu jadis lui faire goûter le charme d'éloges discrets; elle devait maintenant savourer l'amertume, non de l'oubli, mais de l'existence à l'écart de la communauté.

Au début de l'après-midi, la communauté se réunit auprès du lit de notre Mère Fondatrice pour la cérémonie de l'Extrême-Onction; déjà elle ne parlait plus, mais elle paraissait comprendre. Chacune des Sœurs la baisa ensuite avec respect et affection, puis elles se rendirent à la chapelle pour la récitation des Vêpres. C'est là qu'elles apprirent la mort de leur Mère bien-aimée; Mère Emmanuel-Marie rejoignait au ciel le vénéré Fondateur à l'âge de cinquante-huit ans, le mardi 24 juillet 1900, après trente-deux années de vie religieuse.

Des télégrammes portèrent la nouvelle foudroyante dans les maisons. Revêtu de l'habit religieux, le corps de la vénérée défunte resta exposé dans sa cellule; ses traits avaient repris un aspect de jeunesse, la paix rayonnait sur son visage.

Le lendemain 25 juillet, Mgr Chambourdon, ami fidèle de la communauté, vint au-devant du cercueil qu'escortaient les religieuses, un cierge à la main. Le corps de notre vénérée Mère passa la dernière nuit dans la chapelle qu'elle avait fait bâtir et le jeudi 26 eurent lieu les funérailles solennelles. La chapelle, entièrement tendue de draperies noires et blanches, contenait à peine l'assistance. Le Supérieur du collège de l'Assomption de Nîmes était là avec un religieux (1), chaque communauté de la ville était représentée, les amis et les anciennes élèves se joignaient aux religieuses et à la famille dans une même prière, un souvenir reconnaissant.

L'inhumation se fit au cimetière de la ville, dans le caveau de la Congrégation. Ces restes vénérés devaient y demeurer jusqu'au 3 novembre 1942, date de leur transfert à la chapelle de l'Institut d'Alzon, comme nous le verrons plus loin.

(1) Le P. Stéphane Chaboud et le P. Timothée Falguyrette.

Postérité spirituelle

Le temps a passé et nous voici en 1942, année centenaire de la naissance de Mère Emmanuel Marie. Mère Marie-Michaël est Supérieure générale, elle annonce à la Congrégation, par une circulaire, la célébration de ce centenaire à la Maison Mère, pour le 20 juillet.

Dix-sept maisons répondent à son appel et envoient des représentantes; les autres, retenues par les difficultés de la guerre, leur sont unies de cœur et de prière; on sent vibrer le Sint unum. Une Messe solennelle, à laquelle assistent douze Pères de l'Assomption, est chantée par le R. P. Possidius qui prononce un vibrant panégyrique de la Mère Fondatrice.

Au soir de cette journée familiale, occasion d'un véritable renouveau dans l'amour de l'Assomption et l'esprit de nos saints Fondateurs, les Sœurs se réunissent pour assister à la représentation de quelques scènes, comparées par le R. P. Possidius aux «Miracles» du moyen âge et qui retracent différentes étapes de la vie de notre Mère. Un chœur de chant aux accents prenants qui émeuvent toute l'assistance les termine :

*Réjouis-toi, ô Mère, et vois dans l'avenir
En Orient, oui, vois tes filles
Bien réaliser ton désir.*

*Réjouis-toi et chante un amen éternel :
Dieu va bénir ton espérance
Et bien féconder ton sillon.*

*O h! Penche-toi ce soir vers ta grande famille,
De tes enfants garde l a Mère,
Reviens quelquefois parmi nous.
Oh! Penche-toi ce soir,
Reviens parfois encourager nos labeurs, nous bénir.*

Double translation

Dans sa circulaire déjà citée, notre Mère Michaël avait annoncé la prochaine réalisation d'un désir qu'elle poursuivait depuis décembre 1938. Emue du peu de respect dont était entouré le tombeau du P. d'Alzon dans la chapelle désaffectée de l'ancien collège de Nîmes, elle avait proposé au T. R. P. Gervais et à la Curie généralice des Pères de faire transférer, au moins provisoirement, les restes vénérés de notre commun Fondateur dans la tombe qu'il s'était réservée devant l'entrée du sanctuaire de notre chapelle de la rue Séguier.

Le 8 décembre 1939, cette proposition avait été acceptée par le T. R. Père Gervais au nom de la Curie généralice, mais les démarches administratives et les événements mondiaux retardèrent la réalisation du projet jusqu'en 1942. Heureuse de cette détermination, Mère Michaël, d'accord avec son Conseil, décida de faire également des démarches en vue d'obtenir que le corps de Mère Emmanuel-Marie fût ramené du cimetière de la ville de Nîmes où il était inhumé dans le caveau de la Congrégation depuis 1900, pour venir reposer dans la tombe qui lui était destinée, à côté de celle du P. d'Alzon. Les autorisations ayant été accordées, la date du 3 novembre 1942 fut fixée pour cette double translation.

Au matin de ce jour, le cercueil contenant les restes vénérés de notre Mère étaient accueillis avec une religieuse émotion par la communauté et la famille Correnson dans le grand parloir de l'Institut d'Alzon transformé en chapelle ardente. Les Sœurs attendirent dans une prière fervente, auprès de leur Mère, l'arrivée du second cercueil.

Venant de l'avenue Feuchères, et passant au milieu de ses fils et de ses filles, recueillis dans le plus profond silence, le corps du Fondateur fut déposé à côté de celui de la Mère, dans le grand parloir. Les religieux, les religieuses, le clergé, les communautés de la ville, les amis défilèrent devant les restes précieux, dans une atmosphère de vénération.

Vers 9 heures, l'assistance s'organisa en cortège pour accompagner processionnellement les corps jusqu'à la chapelle : celui de Mère Emmanuel-Marie s'avança le premier, porté par ses filles; celui du P. d'Alzon suivait, porté par ses fils.

C'est alors l'entrée plus triomphale que funèbre du Père et de la Mère dans cette chapelle, leur œuvre commune. Le cadre est des plus imposants : la vaste nef, comble jusqu'au catafalque, près duquel sont groupées les deux familles d'Alzon et Correnson; les belles stalles gothiques sont au complet, les quatre degrés de la table de communion sont garnis de quarante enfants de chœur tournés face au catafalque; dans le chœur, le clergé et les Pères, au nombre de cinquante environ.

Au chant émouvant du Libera, M. le curé de Sainte-Perpétue donne une absoute solennelle, puis il est procédé à la descente des corps dans le caveau, qui est fermé sous le regard religieusement ému de toute l'assistance.

Une Messe solennelle d'action de grâces est ensuite célébrée, l'offrande du Saint-Sacrifice commence par l'Introït triomphal de la Toussaint qui, dépouillant toute note de tristesse, replace magnifiquement la cérémonie dans une sainte ambiance d'indéfectible espoir.

Après l'Évangile, le T. R. P. Gervais, avec toute l'autorité de sa charge et l'émotion de son âme, prononce une allocution dont voici quelques extraits :

Malgré le caractère intime et privé de cette cérémonie, il convient de noter, pour l'histoire de l'Assomption, l'importance de l'acte que nous venons d'accomplir.

Le P. d'Alzon revient parmi nous comme d'un exil prolongé, et, après des années d'une captivité volontaire, il nous est rendu sous le signe d'une parfaite amitié à laquelle nous sommes sensibles.

Le Père revient accompagné de sa fille de prédilection, Mère Emmanuel-Marie Correnson, celle qu'il avait donnée pour Mère aux Oblates naissantes et qui, elle aussi, rentre dans sa propre maison.

Dès l'annonce de ce retour, une émotion profonde avait couru dans toute notre famille, même par delà les multiples frontières imposées par la guerre et, pour accueillir le Père en sa nouvelle demeure, nous avons les représentants de tous les absents qui auraient voulu se trouver ici...

Toutes les Assomptions ont voulu être présentes. Les Pères sont accourus de toute la zone libre... Les Oblates ne savent comment dire leur joie de recevoir à la fois leur Père et leur Mère. Elles sont, comme nous, les enfants directe du Patriarche... Tous, au cours de cette Messe, nous faisons monter vers Dieu une solennelle action de grâces pour le bien réalisé par son grand serviteur en une vie magnifiquement prolongée, et, en invoquant le souvenir du passé, nous regardons avec confiance vers un avenir encore plus chargé d'espérance, puisqu'on y voit se dessiner de saintes auréoles...

La Messe terminée, un Magnificat solennel est chanté par l'assistance, puis les ministres sacrés se retirent, tandis que les familles sont introduites au parloir où elles reçoivent les félicitations des personnalités présentes.

Les deux procès-verbaux du transfert, destinés à être déposés dans le caveau, sont rédigés, puis signés par la plupart des assistants; ils sont ensuite introduits dans deux tubes de verre cachetés à la cire et portant comme sceau, pour le P. d'Alzon, une médaille figurant une croix de Jérusalem et pour Mère Emmanuel- Marie, une médaille de la Très Sainte Vierge.

Un souvenir de ce transfert de nos vénérés Fondateurs a été édité. Sous leur double effigie sont inscrites la prière qui demande à Dieu la béatification de notre Père, et cette autre composée par une de nos Mères et approuvée, comme la première, par l'Autorité diocésaine de Paris.

PRIÈRE

Seigneur Jésus, qui avez inspiré à votre servante, Mère Emmanuel-Marie de la Compassion, la pensée d'élever un temple à votre gloire, daignez, nous vous en prions, faire grandir dans nos cœurs les vertus dont elle nous a donné l'exemple, afin qu'unies à vous dans une profonde vie intérieure, nos âmes deviennent les temples vivants en qui brûlera la flamme de plus en plus ardente d'un zèle infatigable pour l'avènement du règne de Dieu dans le monde. Ainsi soit-il.